

## Yvonne Lagassé – Manitoba & Saskatchewan

Le récit de vie d'Yvonne Lagassé représente bien l'épopée des francophones de l'ouest canadien. Contrairement aux immigrants européens qui quittaient leur pays d'origine de façon définitive pour s'établir dans l'ouest, les Canadiens français se déplaçaient entre le Québec et les Prairies, passant souvent des séjours plus ou moins longs dans les provinces de l'ouest avant de s'y établir. Après avoir vécu quelques années au Saskatchewan, le père d'Yvonne Lagassé, Trefflé Dusablon, était retourné chez lui au Québec, mais l'attrait des grands espaces l'a amené à repartir pour l'ouest avec sa famille en 1924. Yvonne a donc été élevée dans un lieu isolé situé près de Radville, dans le sud de la Saskatchewan. Les faillites des années de la crise ont obligé la famille Dusablon à déménager de nouveau, et c'est l'ennui ressenti par la mère d'Yvonne qui les a amené à se diriger vers l'est, pour s'établir dans le village francophone de Sainte-Anne-des-Chênes, au Manitoba.

Yvonne Lagassé, une fois devenue enseignante et mère de famille, s'est appliquée à transmettre la culture héritée de ses parents. Elle a réussi à retenir les contes appris de son père et elle les a consacrés à l'écrit pour que ses descendants s'intéressent à leurs origines culturelles françaises. L'entrevue avec Yvonne Lagassé a été réalisée par Jean-Pierre Pichette en 1991. Elle portait autant sur la vie de Madame Lagassé que sur son répertoire de contes. Nous avons choisi de publier ici surtout la partie biographique de l'entrevue.

\*\*\*\*\*

Yvonne Lagassé's life story provides us with a clear portrait of the French Canadian experience in western Canada. Unlike

European immigrants who left their homelands permanently in order to settle in western Canada, French Canadians often spent extended periods of time in the prairies before deciding to settle there. Yvonne's father, Trefflé Dusablon, lived for a few years in Saskatchewan and then returned home to Québec, but the vast lands of the Prairie Provinces continued to attract him, and he finally brought his family there in 1924. Yvonne was thus brought up on an isolated homestead situated near Radville, in southern Saskatchewan. The failures of the Depression years forced the Dusablon family to move once again, and because of the homesickness felt by Yvonne's mother, the French Canadian community of Sainte-Anne-des-Chênes, Manitoba, was chosen as their new home.

Yvonne Lagassé raised her own family in Manitoba, and also pursued a career as a school teacher. Remembering many traditional folktales that were told by her father during her youth, she decided to write and publish them during her retirement years, so that they could be passed on to her descendants. The following interview was recorded by Jean-Pierre Pichette in 1991. Much of the discussion regarding Yvonne Lagassé's folktale repertory has been left out, in order to concentrate on her life story.



J.-P.P. – Mme Lagassé, j'aimerais d'abord que vous me contiez un petit peu l'origine de la famille de votre père qui était parti du Québec et qui s'était déplacé vers l'ouest. Votre père, lui, il est né au Québec ?

Y.L. – Il est né à Saint-Casimir, comté de Portneuf.

J.-P.P. – Il est né en quelle année ?

Y.L. – Il aurait plus que cent ans maintenant. Je pense qu'il aurait cent deux ans.

J.-P.P. – Il s'appelait comment votre père ?

Y.L. – Trefflé Dusablon. C'était le fils de Thomas qui était le fils de Joseph, et pépère Jos contait les contes.

J.-P.P. – Ah bon. Mais ça, c'est-il la généalogie là qu'on disait dans votre famille ?

Y.L. – La famille de mon père là, c'est ça : son père, c'était Thomas ; et son grand-père c'était Joseph. Il l'appelait Jos, pépère Jos. C'est lui qui contait les contes à papa quand il était tout petit, puis les autres étaient partis, Thomas puis sa femme étaient partis aux champs, puis les enfants étaient là avec pépère dans toute l'après-midi ; les autres allaient à l'école. Mais c'était avant [l'âge] d'aller à l'école qu'il entendait ces contes-là. Mais il les entendait souvent parce qu'il les contait pour les plus petits dans les veillées, puis papa aimait toujours à écouter ces contes-là. Il les avait assez écoutés qu'il les avait dans la mémoire, lui aussi. Moi je les ai écoutés beaucoup parce que j'étais la seule des enfants qui restait tout l'hiver à la maison. Mon frère était parti à la ville à l'école pour apprendre le français ; moi j'allais à la petite école de campagne qui était à trois milles et demi, puis c'était trop froid l'hiver pour que j'aie à l'école. Alors je restais à la maison avec papa puis maman, puis j'allais glisser, mais le soir, il y avait pas grand-chose à part les contes. Mais c'était des beaux contes. Il me les a contés souvent puis je les ai encore dans la mémoire.

J.-P.P. – Lui, il est né en quelle année ? Vous m'aviez dit tantôt vers les 1800 ?

Y.L. – Je pense vers 1888.

J.-P.P. – Les contes de son grand-père, là son grand-père était probablement né avant lui.

Y.L. – Oui, son grand-père est mort, il avait quatre-vingt-dix-neuf ans. Puis lui, mon père avait douze ans quand son grand-père est mort. Il avait entendu les contes de pépère Jos à partir de l'âge de cinq ans jusqu'à l'âge de douze ans. Quand même qu'il allait à l'école, le soir, le grand-père lui contait des contes encore. Il les contait pour les plus petits puis papa probablement, il disait à pépère : « Bien, conte-leur le conte de “la petite jument blanche”, tu m'as déjà conté ça. » Puis là il l'entendait encore une fois quand il contait aux plus petits.

J.-P.P. – Votre père avait l'occasion de les entendre...

Y.L. – Il avait douze ans quand pépère est mort, mais les autres, les petits, avaient six ans peut-être ; eux autres, ils ont entendu les contes quand ils étaient tout petits, puis il y a bien d'autres choses

qui se sont passées. Mais papa lui, il les avait encore dans la mémoire.

J.-P.P. – Puis lui, ce grand-père-là, puis son père, c'était-il des hommes qui étaient cultivateurs ?

Y.L. – C'était des cultivateurs. Mais mon grand-père Thomas là, le père de papa, avait été travailler à Sudbury aux mines qu'il y avait là. Il allait là tous les hivers travailler, mais l'été il revenait sur sa terre qu'il travaillait. Mais il défrichait une terre plus loin à Saint-Thuribe, à peu près à quatre, cinq milles de Saint-Casimir. Et puis il falsait ça, il travaillait sur sa terre en été, mais, en hiver, il partait puis il allait travailler à Sudbury pour gagner de l'argent pour payer des gages, des fois fallait. Papa, c'était le troisième de la famille ; il y avait mon oncle Arsène et mon oncle Majorique aussi, qui travaillaient sur la ferme et puis mon père, lui, il s'engageait en-dehors : il allait à la drave puis il allait aux chantiers.

Puis il travaillait pour un Bélanger qui était un menuisier puis il faisait toutes sortes de choses. Il bâtissait des maisons puis il faisait des meubles. Vraiment, il avait un talent pour travailler avec le bois.

J.-P.P. – Puis lui, il lui avait appris un peu à travailler le bois là ?

Y.L. – Il lui a appris à travailler le bois puis à bâtir des maisons, se servir d'une équerre, se servir d'un niveau, (d'un) marteau, les égoïnes, les scies ; tous les outils du menuisier, papa, il les connaissait. Même, il avait travaillé un peu à tirer les lignes pour faire une ligne droite, tirer la ligne entre deux terres.

J.-P.P. – Ah ! un peu comme les arpenteurs.

Y.L. – Quand ils ont tiré la ligne sur la terre qu'ils ont eue à Saint-Thuribe, là, mon père était là puis il regardait tout ce qu'ils faisaient puis il apprenait. Ça fait que, rendu dans la Saskatchewan, il était capable : il avait tiré les lignes pour faire sa culture. C'était en plein dans la ligne, c'était droit.

J.-P.P. – C'est un homme qui, au niveau scolaire, avait pas beaucoup d'études.

Y.L. – Il avait pas appris beaucoup à l'école, non, parce qu'il voyait de loin mais il voyait pas proche, puis quand il regardait dans un livre, c'était tout embrouillé.

J.-P.P. – Il avait un problème de vision.

Y.L. – Il avait un problème de vision mais il se rendait pas compte de ça. Sa maîtresse, elle disait à ses parents qu'il était un peu retardé. Elle disait : « Je sais pas, il fait pas attention. Il regarde dans son livre mais il a pas l'air à vouloir. » Il voulait pas. Il était têtu. Il voulait pas : une tête de pioche. « Tu le vois au tableau, elle disait, mais tu vois pas dans ton livre. » Il voyait pas, c'était tout embrouillé. Puis dans ce temps-là, personne pensait à mettre des lunettes sur des enfants. Alors lui, rendu à dix ans, il est sorti de l'école. Bien, c'était plate aussi. Il écoutait ce que la maîtresse disait, peut-être qu'elle leur en a conté des contes aussi.

J.-P.P. – Là, vous étiez à dire qu'il pouvait compter combien de bois que ça prend pour faire une grainerie ?

Y.L. – Si elle était d'une telle dimension là, il savait comment grande qu'il voulait sa grainerie, il savait comment de pieds de bois qu'il avait besoin pour bâtir cette grainerie-là. Il partait puis il allait chercher le bois ; puis il y en avait toujours un petit peu de trop mais pas beaucoup. Il comptait bien ça.

J.-P.P. – C'est bon parce que compter du bois, c'était en pieds de bois, c'est dur à compter ça.

Y.L. – Il était capable. Il avait une bonne tête sur les épaules, bon jugement. Je l'admirais beaucoup.

J.-P.P. – Quelle date, sa naissance, lui ?

Y.L. – Je pense [que] c'était le 3 janvier 1888 ou 1889, là, je suis pas trop certaine mais c'était...

J.-P.P. – Mais il est né à Saint-Casimir ?

Y.L. – Oui... à Saint-Casimir puis après ça, ils se sont en allés demeurer à Saint-Thuribe.

En tout cas, moi je l'admirais parce que je savais qu'il avait pas été à l'école plus que ça puis qu'il était capable de compter comme ça puis il pouvait compter, monsieur, il savait combien de minots de grains qu'il pouvait mettre... de blé, qu'il pouvait mettre dans cette grainerie-là.

J.-P.P. – Alors, c'était un homme prévoyant dans le fond.

Y.L. – Il était, oui il était prévoyant, il était vraiment prudent, vous savez, il pensait avant d'agir. Il avait une bonne conversation aussi.

J.-P.P. – Et puis qu'est-ce qui lui a pris là de s'en aller dans l'Ouest ?

Y.L. – Il y avait des missionnaires qui venaient de l'Ouest. Ils avaient été comme missionnaires catholiques dans les pays là, les pays des Cris puis des Sioux. Puis il y avait beaucoup de coureurs de bois aussi qui étaient partis travailler avec les compagnies de fourrures, la North West Fur Company. Et puis ils sont venus, ils s'organisaient pour... ils connaissaient les Indiens qui... c'était les Sauteux ici à Sainte-Anne mais dans la Saskatchewan, je pense, c'était les Cris. Et puis il y en a qui [se] se sont mariés avec des Indiennes, c'est la nation métisse maintenant au Canada et il y en a que c'est pas ça qu'ils voulaient, [ils] sont retournés, ils connaissaient quelqu'un peut-être au Québec puis ils se sont mariés. Le premier qui a fait ça, c'était Lagimodière, Jean-Baptiste Lagimodière et puis il a marié Marie-Anne Gaboury puis il l'a ramenée dans l'Ouest. Et puis là bien... on connaît nous autres les descendants de ce couple-là maintenant ; il y a des Nault, il y a des Charrette qui sont descendants de Marie-Anne Gaboury et Jean-Baptiste Lagimodière ; il y a des Riel... mais Riel... mais là on en connaît l'histoire, hein ? C'est l'histoire du Manitoba.

J.-P.P. – Mais ça, ça leur faisait pas peur aux gens du Québec de savoir que Riel avait été bien traité comme ça ?

Y.L. – Que c'est que les missionnaires disaient, eux autres, c'était que c'était du beau terrain, « du terrain pour cultiver puis vous aurez des beaux champs de blé » et puis mon père aimait beaucoup la terre puis c'est ça. Quand à dix-neuf ans son... il avait deux frères plus vieux que lui, puis eux autres, ils avaient travaillé sur la terre avec leur père, puis lui il avait été dans les chantiers. [Il pensait] : « C'est pas moi qui va hériter de ça, ça fait qu'il faut que je me taille une place. » Puis il aimait la terre. Ça fait qu'il s'est en venu. Il y avait le cousin de sa mère, un nommé Renova Tessier qui était parti en 1905 avec sa famille, sa femme puis ses enfants, puis il avait été à Estevan. C'était pas mal ouvert déjà puis il y en a plusieurs qui sont partis de Saint-Casimir puis qui sont allés demeurer à Estevan. Estevan, c'est en Saskatchewan. Puis ça, c'était à cent milles à l'est de chez nous. Puis il connaissait ces gens-là qui étaient partis de Saint-Casimir. Bien, il dit : « Je devrais pouvoir m'en trouver une pas loin d'Estevan, une terre. » C'est ça qu'il a parti. Il avait dix-neuf ans ; il a parti de chez eux puis il s'est en allé à Estevan.

J.-P.P. – À dix-neuf ans ça veut dire quoi ? C'est 1907 à peu près ?

Y.L. – Alentour de là : 1907 ou 1909 peut-être. En tout cas, en 1912, il était à Estevan. De 1907 à 1912, il y a cinq ans hein ? Bon. Ça faisait cinq ans qu'il travaillait autour d'Estevan mais il avait été plus loin dans les buttes. Puis là c'était pas encore ouvert, le gouvernement avait pas encore... Mais aussitôt que ça a été arpenté là, lui puis un ami qu'il avait [s'était] fait à Hitchcock — c'est là qu'a resté mon oncle Edgar ; mon oncle Edgar a été le trouver au bout d'un an ou deux. Lui aussi voulait se trouver une terre dans l'Ouest canadien. Il savait pas que c'était pour être dans la Saskatchewan peut-être, mais à Estevan il savait, dans la Saskatchewan, en 1905, c'est ouvert la Saskatchewan. Ça fait pas cent ans mais ça va faire cent ans en 2005. — Alors, ils ont été là pour se trouver des terres. Ils sont partis avec des chevaux puis des animaux, des bêtes à cornes, des boeufs.

J.-P.P. – Ils transportaient ça comment ? par...

Y.L. – Ils marchaient, cent milles dans les buttes, pas de chemin.

J.-P.P. – À partir d'Estevan, là...

Y.L. – À partir d'Estevan.

J.-P.P. – Puis là ils s'en allaient avec leurs animaux...

Y.L. – Ouais, il y avait des fermiers là qui étaient installés là, un peu, tout le long du chemin jusqu'à Torquay.

J.-P.P. – Puis dans les buttes, c'est quoi ça ? C'était quel village ?

Y.L. – Oh ! j'aimerais ça vous faire faire un voyage là-bas parce que... on dit... c'est peut-être... pour une personne qui a jamais vécu là puis qui a toujours vécu dans une ville ou comme une place comme Saint-Casimir, mettons comme maman quand elle est arrivée là, elle, papa est allé la chercher. Au bout de sept ans, il est retourné puis il a été la chercher. Elle avait quatorze ans quand il (?) est parti mais... ce temps-là, vingt-et-un ans là, tu sais, là il est parti là avec l'intention d'aller se marier. Il s'est marié puis il s'est en revenu avec elle dans l'Ouest. Et là, elle était dans un petit *shack* sur la butte, « sur la butte, butte, butte », et puis elle s'est bien ennuyée. Pauvre maman, puis elle parlait pas l'anglais, elle. Papa, il se débrouillait bien en anglais. Mais il avait resté avec le voisin Labatte, puis il y avait toujours des engagés qui parlaient anglais. Alors il se débrouillait mais elle, elle sortait pas beaucoup puis il

y avait un *shack* qu'il avait bâti, c'était sa première place là. Avant ça, je pense qu'il restait chez Labatte, puis il avait bâti une affaire en tourbe. Puis là-dedans, il mettait de la...

J.-P.P. – Il restait où, vous dites ?

Y.L. – Chez Labatte, le voisin, le gars qui était venu avec. En arrivant, eux autres, ils se sont mis à bâtir une maison. Ils ont bâti une maison, ils avaient cinq enfants, les Labatte. C'était comme deux frères.

J.-P.P. – Ça fait que lui, là, il s'est en allé, il a demeuré à Estevan pendant cinq ans à peu près...

Y.L. – Oui quelques années, mais après ça...

J.-P.P. – Le temps de quoi ? de se gagner un petit peu d'argent.

Y.L. – Le temps de se gagner de l'argent puis le temps de voir un peu comment ça marchait aller... comment (est-)ce qu'ils s'arrangeaient pour...

J.-P.P. – Où il pourrait s'établir aussi.

Y.L. – Pour s'établir. Ça fait qu'il est parti avec Louis pour commencer. Ils ont été à cheval pour voir ça.

J.-P.P. – Louis, c'était ?

Y.L. – C'était Labatte. C'était son frère.

J.-P.P. – C'était comme son frère. Puis là ils se sont établis, est-ce qu'il avait un nom, ce village-là ?

Y.L. – C'était pas un village. C'était juste des buttes.

J.-P.P. – Ah ! ils appelaient ça les buttes...

Y.L. – Pas de chemin mais il y avait un poteau icite et là avec un drapeau rouge, là, pour marquer le coin des terres, les quarts de sections. Et puis quand ils arrivaient à une place où (est-)ce qu'ils trouvaient ça à leur goût, bien ils mettaient un autre signe là, que ça c'était pris, que quelqu'un l'avait.

J.-P.P. – Qu'il y avait quelqu'un qui occupait cette terre-là.

Y.L. – Oui, puis ils s'en allaient à Régina puis ils faisaient enregistrer leur nom avec le numéro du terrain. Il y avait une plaque de ciment avec une plaque de bronze, c'était marqué, il y avait un numéro là puis ils écrivaient tout ce qu'il y avait sur cette plaque-



là sur un papier, puis ils allaient faire enregistrer ça à son nom, puis là ils payaient dix piastres pour ça.

J.-P.P. – Ça, dans le fond, les terres leur étaient distribuées, là, c'était donné.

Y.L. – Il avait un quart de section, puis au bout d'une année s'il avait travaillé là aussi il avait la présomption [pré-option ?]. Il avait comme une demi-section qui pouvait être à lui, qu'il pouvait ajouter s'il travaillait ; puis s'il faisait pas d'amélioration, s'il faisait pas de bâtisses, s'il travaillait pas, après ça, il la perdait même, sa terre. Ils gardaient pas quelqu'un qui voulait pas travailler. C'était une bonne organisation. Mais, c'est pas mon père qui perdrait sa terre.

J.-P.P. – Ça fait que là, alors là lui est-ce qu'il retournait de temps en temps à Saint-Casimir pendant cette période-là ?

Y.L. – Non, il a pas été pour sept ans. Il a retourné au bout de sept ans. Là, il avait bâti son *shack* puis il lui semblait qu'il était prêt, qu'il pouvait commencer à élever une famille sur cette terre-là. Il faisait un peu d'argent, pas mal pour dire, beaucoup mieux que... à Saint-Casimir, les terres c'était tout petit. Puis à Saint-Thuribe aussi, la même chose.

J.-P.P. – C'est pour ça dans le fond que les gens sont partis ; les terres étaient déjà toutes occupées.

Y.L. – Vraiment, oui, puis il aurait fallu qu'ils aillent encore plus loin au nord, puis il avait des cousins qui étaient déjà rendus à Estevan.

J.-P.P. – Il parlait-il qu'il aurait dû aller aux États-Unis comme beaucoup faisaient dans ces années-là ?

Y.L. – Papa a jamais pensé à aller aux États-Unis. Il y en avait qui travaillaient bien dur dans les usines, là, puis ils avaient de la misère. Mais il aimait mieux la terre. Il voulait pas travailler dans les usines.

J.-P.P. – Alors quand il est retourné à Saint-Casimir là, dans le fond, il allait se chercher une créature, là ?

Y.L. – Bien, il la connaissait d'avance. Elle lui avait tombé dans l'oeil, je pense, parce qu'ils s'écrivaient tout le temps. Un moment, j'ai trouvé, moi, des lettres que papa avait écrites puis il avait de la misère à écrire puis il avait écrit : « Inquiète-toi pas là, ça va bien, puis je vas aller te chercher. » Puis elle avait envoyé un portrait.

Ça fait que, tu sais, ils s'étaient connus avant, ils s'étaient aimés avant.

J.-P.P. – Comment elle s'appelait, elle ?

Y.L. – Elle, c'était Prudence Bélanger.

J.-P.P. – Alors là, il est retourné pour aller voir sa blonde pour voir si elle voulait s'en venir, là ?

Y.L. – Oui. Ah puis je pense que c'était déjà pas mal décidé d'avance. Ils s'étaient rennuyés l'un de l'autre. Ç'a pas été bien long. Il est parti à l'automne, là, après les battages, il s'est en allé a Saint-Casimir pour passer l'hiver. Au mois de février, ils sont en revenus ensemble dans leur petit *shack*. Là où maman s'est tellement ennuyée.

J.-P.P. – Ça fait qu'ils se sont mariés avant de partir parce que, dans ce temps-là, c'est comme ça que ça se faisait ?

Y.L. – Ah bien oui ! à Saint-Casimir. C'est là qu'est leur contrat de mariage, c'est là. Ils se sont mariés à Saint-Casimir. C'est formel.

J.-P.P. – Ça fait que là, un coup rendu à... un coup rendu sur les buttes, votre mère s'ennuyait... elle commençait à s'ennuyer.

Y.L. – Oui. C'est elle aussi qui nous disait : « Demande à ton père de te conter un conte. » Mais je m'ennuyais : « Ton père est capable de te conter un conte si tu veux, demandes-y, il va t'en conter. » Là après ça, je le savais, là. La première fois, j'avais à peu près six ans. Puis après ça, je le savais qu'il contait des contes, ça fait que le soir des fois quand je voyais qu'il était pas occupé, là je lui demandais de conter des contes. « Bien, je vous les ai déjà contés. — Bien ça fait rien, conte-nous encore “la petite jument blanche” ou bien “les trois pommes d'or”. » C'était ces deux-là que j'aimais le mieux, mais, les autres, il les contait aussi de temps en temps.

J.-P.P. – Mais là, ils sont restés toujours sur ces buttes-là ?

Y.L. – Oui, oui, ils ont resté pour... jusqu'en 1920. En 1920, là maman s'ennuyait trop puis elle avait écrit à son frère. Maman a écrit à ma tante Marie. La correspondance se faisait avec les femmes parce que, ces hommes-là, ils avaient tous quelque chose aux yeux ou quelque chose... ou bien à l'école ils avaient... ils étaient têtes de pioche à l'école... mais ils étaient pas fous.

J.-P.P. – Ils pouvaient pas écrire, c'est ça ?

- Y.L. – Ils pouvaient pas écrire. Ça fait que c'était les femmes qui faisaient la correspondance, puis ils ont fait des marchés pour acheter une place à Saint-Thuribe dans le rang Saint-David.
- J.-P.P. – Rang Saint-David...
- Y.L. – Oui. Et puis papa il a loué sa terre à Monsieur Labatte, à Louis Labatte, puis on est allé rester là. J'avais un an, un peu plus qu'un an.
- J.-P.P. – Vous, vous êtes née en 1919 ?
- Y.L. – Je suis née en mars 1919 puis c'était au printemps de 1920 qu'on est parti puis là, avant les semences, là. Au printemps, au mois de mars peut-être, j'avais peut-être pas tout à fait un an, pour aller rester là, puis il y avait une terre là aussi dans... le voisin de mon oncle Arsène. Et puis son père, il restait là dans ce rang-là aussi avec son fils, Majorique. Alors on a été rester là pendant quatre ans. Puis là, ces quatre années-là, je me rappelle des choses... comment est-ce qu'ils battaient le grain avec un *horsepower*. Ça vous connaissez ça.
- J.-P.P. – Ça c'est le cheval...
- Y.L. – Le cheval qui marche puis qui fait marcher la batteuse. Et puis il ramassait ça ses grains dans des sacs-là. Ça tombait dans un sac puis il mettait le sac de côté. Un autre le charriaient un peu plus loin. Je me souviens, j'ai vu ça, le cheval qui marchait sur cette affaire-là. Puis maman, c'était elle qui tenait le guide puis elle le faisait arrêter. Quand le sac était plein, il voulait pas continuer à battre pour que le grain tombe à terre. Il fallait qu'il mette un autre sac, elle arrêta le cheval. Puis ça galope, marche. Et puis je me souviens qu'ils faisaient les foins aussi. Quand ils faisaient les foins, là bien il y avait une faucille mais ils charriaient ça avec des charrettes à foin et puis ils emportaient ça dans l'étable, puis il y avait une grosse... je sais pas comment est-ce qu'ils avaient arrangé ça mais ça tombait d'en haut, dans la tasserie.
- J.-P.P. – Ah, c'est un système de poulie probablement.
- Y.L. – Système de poulie. Et puis moi, j'avais pas quatre ans. Peut-être j'avais quatre ans. Le dernier été que j'ai passé là, j'avais quatre ans. J'avais été, ils étaient partis aux champs eux autres, puis c'était tranquille dans l'étable, là. Ça fait que j'avais été puis je m'étais couchée sur le foin puis je m'étais endormie. Les hirondelles volaient. Ça doit être des hirondelles, c'est gracieux hein, la

manière qu'elles volent. Elles allaient soigner leurs bébés qui étaient en haut puis je me suis endormie avec ça, les hirondelles... Je dormais, maman me cherchait et puis elle criait pour moi. J'entendais rien, moi. Elle est arrivée dans l'étable, dans la tasserie et puis elle a crié : « Yvonne », là je me suis réveillée. J'ai dit : « Quoi ? » Je me souviens de ça comme si c'était hier. Mais elle a dit : « Qu'est ce que tu faisais là ? — Je dormais, j'ai dit, les hirondelles m'ont endormie. » Elle a dit : « Ôte-toi de là, ils peuvent t'enterrer avec du foin ! » Je me souviens de ça. C'est là que j'ai pensé : « s'ils m'enterrent avec du foin là... ça serait pas drôle ! » Ça fait que je me souviens de ça, quand ils faisaient les foins, c'est le dernier été ça, je me souviens de ça, différentes choses. Puis cet automne-là, mon père avait été dans l'Ouest faire les battages encore.

J.-P.P. – Il avait loué sa terre, lui, mais il remontait...

Y.L. – Il avait loué sa terre mais il retournait à tous les automnes, il allait aider aux battages. Puis là bien, il prenait sa part de récolte puis Monsieur Labatte gardait sa part. Ils faisaient tout leur travail, ils fournissaient leur machine. Ça fait que papa, il avait sa part.

Mais, c'est arrivé que, rendu au quatrième automne qu'il a été, qu'il a parti là pour aller faire les battages, on a eu une grosse tempête ; le vent, la pluie, ça avait arraché le toit de la grange. Je me souviens de ça. Puis ma grand-mère, mon grand-père était là, maman, on s'en revenait de chez mon oncle Arsène puis pour commencer on voyait des gros nuages. Maman a dit : « Bien, marche avec mémère là. » Puis elle a dit : « Je m'en vais courir. » Elle a couru à la maison pour fermer les portes, les châssis, puis nous autres on était arrivé après, puis maman avait monté en haut pour fermer la porte. On avait une porte dans le corridor, puis c'était juste une porte, il y avait pas de balcon. Mais ça c'est, il y avait la porte de moustiquaire, là mais il y avait l'autre porte. L'autre porte était ouverte. Ça fait qu'elle avait fermé ça, puis elle avait pris toutes ses forces, toute sa pesanteur pour fermer la porte. Le vent était là. Ça moi, j'avais peur mais mémère était là puis maman était là. En tout cas, à cause de ça, la récolte avait pas été bonne parce que je pense qu'il avait grêlé aussi. Ils ont pas eu de quoi payer pour faire le paiement pour la maison, pour la place mais quand même...

Quand il est revenu avec ce qu'il avait eu de l'Ouest, là il était décidé de retourner dans l'Ouest. Lui, il revoyait ça, sa grande terre, puis il avait un beau champ de blé puis, bien écoute donc, ça va bien faire plus d'argent dans l'Ouest... Si on retournait dans l'Ouest. J'avais cinq ans. Oui, je me souviens de ça, là, quand on est retourné là, sur le train. Vaguement, je me souviens quand on s'est en venu, il y avait un des hommes qui travaillaient sur le train, il m'avait donné une orange. J'avais rien qu'un an. Je me souvenais de sa vaguement mais quand on est retourné, j'avais cinq ans. On est parti le jour de ma fête.

J.-P.P. – C'est quoi le jour de votre fête ?

Y.L. – Le 24 de mars 1924. J'avais cinq ans et puis je me souviens de ça. C'est long hein ? Dans ce temps-là, les trains étaient pas comme aujourd'hui. Les trains sont assez confortables à cette heure mais dans ce temps-là les bancs étaient étroits. C'était difficile. On avait arrêté je pense que c'était à Hawthorne. Il y avait un ours dans une cage qu'un gars avait attrapé. C'était le printemps, il l'avait, il était encore endormi, je pense. Il l'avait mis dans une grosse cage de bois. Il avait cloué ça avec des grands clous puis un ours... j'avais vu un ours, moi là, pour la première fois. Ça fait qu'il était encadré là. Mais, quand on est arrivé à Radville, là, fallait faire quarante-cinq milles en *boghey*. À Radville, Saskatchewan. En *boghey*, partir de Radville, il y avait pas de chemins, des buttes puis des baissières puis des... qu'est-ce qu'ils appelaient des *slew*. C'était comme un petit étang là où est-ce qu'il y avait les baissières il y avait... C'était le printemps, il y avait encore un peu de neige, puis on traversait les baissières là, il y avait de l'eau jusqu'au fond du *boghey*, le cheval en avait jusqu'au ventre, on traversait ça. Puis j'étais assise dans le fond, moi. Quand on a commencé à être dans l'eau là, j'ai grimpé sur les genoux de ma mère. Mon frère était en arrière, lui, il devait être beau lui, se mouiller les pieds peut-être... mais non, ça avait pas monté jusque-là.

J.-P.P. – Vous, vous êtes née en 1919 mais vous aviez un frère qui est né avant vous ?

Y.L. – Il est né en 1917.

J.-P.P. – En 1917. Il s'appelait comment, lui ?

Y.L. – Aldège. Mon père disait Aldège mais le nom disait Heldège. Il y en a qui disaient Hildège. Je sais pas où ce qu'ils ont pêché ce

nom-là mais je l'ai pas rencontré souvent. Papa travaillait pour un gars qui s'appelait Aldège, papa puis mon oncle Edgar. Ce gars-là était vraiment bon pour eux autres. Je pense que c'est pour ça qu'ils l'ont appelé Aldège.

J.-P.P. – Alors, il y avait Aldège puis ensuite ?

Y.L. – Il y avait Thomas-Louis.

J.-P.P. – Lui, il est né en quelle année ?

Y.L. – Il est né en 1918 puis moi en 1919. Moi puis mon frère Aldège, on n'a pas deux ans de différence. Mais Thomas-Louis est mort. J'étais pas née encore ; je pense que je suis née trois jours après. Il n'était pas fort. C'était un petit bébé. Je pense qu'il avait eu beaucoup de misère à la naissance.

J.-P.P. – Mort à quoi ? Avait-il un an ?

Y.L. – Non. Maman dit qu'il n'avait pas de force, qu'il ne se tenait pas. Il n'avait pas un an, il avait onze mois.

J.-P.P. – Puis après ça, il y a vous, vous êtes forte encore...

Y.L. – Ah oui, j'ai pris tout ce que je pouvais du chaudron...

J.-P.P. – Puis ensuite, vous me disiez qu'il y en avait un quatrième plus jeune.

Y.L. – Il y avait Cécile. Elle est venue au monde en 1926. Et puis après ça c'était Simone ; elle, c'est en 1929. Cécile est morte, Simone avait pas encore un an.

J.-P.P. – Ah bon. Cécile est morte jeune aussi.

Y.L. – À quatre ans. Mais là-bas, sur la butte, on était loin des médecins, on était loin des hôpitaux. Le premier hôpital c'était à Estevan, cent milles. Elle était malade, elle pouvait pas manger, elle avait mal dans le corps. On pensait que c'était l'appendicite. Ils l'ont emmenée à l'hôpital, ils l'ont opérée. L'opération, le chlory [chloroforme] qu'ils lui ont donné, ça a tourné son sang puis elle est morte deux jours après, je pense.

J.-P.P. – Aujourd'hui ça s'appelle comment ces buttes-là ? Ça doit avoir un nom, ça.

Y.L. – Il y en a une qui s'appelle la Wild Man Bute. Celle-là, par exemple, ça vaut la peine de la grimper.

J.-P.P. – C'est-il pas loin de chez vous, ça ?

- Y.L. – Ça, c'est à peu près trois milles de chez nous. Et puis j'allais à l'école juste au pied de cette butte-là. Une fois, les Indiens sont arrivés en caravane puis ils ont monté sur la butte puis ils ont fait des cérémonies. On était à l'école. On les a vus. On avait peur. On avait eu toutes sortes d'histoires d'Indiens qui scalpaient le monde mais, quand on s'en venait à l'école, on voyait dans les buttes des ronds de roches où est-ce qu'ils avaient mis leurs tipis. On voyait que les Indiens avaient vécu là. Puis il y avait beaucoup de crânes de *buffalo* avec des grosses cornes. Ça, c'était des têtes de *buffalo* que papa avait dit puis il avait gardé les cornes pour mettre, faire des crochets pour accrocher ses attelages dans l'étable. Il se servait de tout ce qu'il pouvait, ce qu'il y avait dans le pays. Il y avait des roches en masse. Il aurait pu bâtir sa maison en roches. Mais il savait pas comment manier ça, des roches. Il avait fait une clôture avec... le long du champ... une clôture de roches. On charriait des roches sur la clôture.
- J.-P.P. – Mais votre butte, vous là, il n'y avait pas de nom ? Aujourd'hui encore ça pas encore de nom ?
- Y.L. – Nous autres, c'était à la place à Trefflé Dusablon. Treff's Place. Puis moi quand j'ai commencé l'école là, ils m'appelaient Yvonne Trefflé. Ils savaient pas le nom Dusablon. C'était Trefflé. Tout le monde le connaissait sous le nom de Trefflé. Il connaissait tout le monde puis il parlait avec tout le monde. Si maman avait été plus *outgoing* comme on dit, si elle avait été plus ouverte... Mais elle connaissait pas le monde, elle connaissait pas le langage. Il y avait quelques femmes qu'elle connaissait. Elle allait au magasin avec papa puis il fallait bien qu'elle parle pour... Mais elle avait de la misère.
- J.-P.P. – Mais, c'était pas un coin français, si je comprends bien ; c'était surtout des anglophones qu'il y avait là.
- Y.L. – C'était des anglophones puis il y avait quelques familles. Il y avait le frère à maman. C'était voisin de chez nous. Si ça avait pas été de ça là, puis Madame Lepage qui parlait français, elle aussi...
- J.-P.P. – Elle se serait ennuyée plus ; elle serait pas retournée.
- Y.L. – Elle se serait assez ennuyée, je pense qu'elle aurait retourné au Québec puis elle aurait resté là. Mais quand les familles ont parti en 1934, à partir de 1930 à 1934, on n'avait pas eu de récolte. En 1934 on n'avait pas eu de récolte du tout, du tout, rien. Les

sauterelles avaient mangé tout ce qu'il y avait, s'il y avait quelque chose.

Mon père, quand il a commencé à travailler sur sa ferme en Saskatchewan pour casser le terrain, il s'est aperçu qu'il y avait beaucoup de roches. Il faisait des clôtures avec les roches ou bien il les mettait dans les baissières où c'était plus bas ; il y avait de l'eau quand même là, il pouvait pas cultiver ça, c'était plein d'eau, ça fait qu'il mettait les roches là-dedans. Et ça faisait un tas de roches à la fin, un gros tas de roches. Mais ça représentait du travail, du travail dur et puis je me souviens, moi, il nous contait ça qu'il travaillait avec des boeufs, une petite charrue à marcher, il tirait sa ligne droite, puis il faisait ses rangs de charrue, puis les voisins, Monsieur Laval, c'était les petits gars, ses plus vieux-là qui travaillaient ça, ils ont dit : « Trefflé, viens tirer la première ligne, faire la première raie de charrue de notre champ que ça soit droit. »

J.-P.P. – Il avait le compas dans l'oeil, comme on dit.

Y.L. – Il faisait une ligne avec des piquets, des petites branches là, avec des guenilles rouges, là, puis il suivait ça ; mais après que la première raie de charrue était faite là, c'était correct, les petits gars prenaient les guides, ils étaient capables tout seuls. Mais ils ont commencé avec des boeufs. Monsieur Laval avait des chevaux, une couple de chevaux, puis il avait un poulin ; la jument avait eu des jumeaux : un des jumeaux est mort puis, l'autre, ils l'ont donné à papa. Il était tout petit, il était pour en avoir soin.

J.-P.P. – Il l'a sauvé ?

Y.L. – Il l'a sauvé, il l'a soigné puis il l'a entraîné, il faisait toutes sortes de choses, ce petit cheval-là ; mais c'est devenu un gros cheval de travail. Mais il était intelligent, il comprenait bien. Ça avait toujours été son cheval préféré, celui-là.

J.-P.P. – De tous ceux qu'il avait eus ?

Y.L. – De tous ceux qu'il avait eus. C'était son Prince. En tout cas, il avait des boeufs pour commencer mais il s'est organisé pour avoir des chevaux. C'était cher, des chevaux, dans ce temps-là. Trois cents piastres, c'était quasiment comme trois mille piastres aujourd'hui. C'est ce qu'on payait pour les chevaux.



- J.-P.P. – Mais les terres, est-ce qu'elles étaient belles ? On me disait qu'il y avait des belles terres mais il avait l'air à y avoir des roches.
- Y.L. – Oui, il y avait des belles terres. Il y avait des roches. Mais une fois que les roches étaient parties, mais c'était des petites roches.
- J.-P.P. – C'était pas des grosses.
- Y.L. – Il y en avait quelques-unes des grosses, assez grosses que papa avait mis de la dynamite en-dessous pour la casser puis la faire caler ; puis après ça, il avait enterré ça. Puis c'était comme ça qu'il [s'en était débarrassé].
- J.-P.P. – Ah bon ! Mais en général c'était des belles terres, il y avait du caillou un peu mais il fallait enlever les pierres.
- Y.L. – Mais ça poussait bien là-dessus, des beaux champs de blé. Ah ! que c'était beau à voir, c'était comme un océan, puis ça s'en allait au vent, c'était comme des vagues, ah !
- J.-P.P. – C'était du blé qu'on semait ?
- Y.L. – C'était du bon blé.
- J.-P.P. – Du bon blé ?
- Y.L. – En 1928, on a eu une récolte à tout casser. Quatre-vingt minots de l'acre, puis du beau blé, bien remplis, on avait eu beaucoup de pluie en bon temps puis l'automne avait été juste en bon temps aussi pour être capable de tout récolter en 1928. Là, mes parents faisaient des plans pour arranger la maison que mon père voulait acheter puis acheter une *combine*, acheter une machine pour battre le grain nous autres mêmes.
- Y.L. – Mais après qu'il a eu acheté cette machine-là, les mauvaises récoltes...
- J.-P.P. – Ça a commencé, hein !
- Y.L. – La machine a resté là sur la butte.
- J.-P.P. – Oui. Là, ça a duré pendant quelques années, hein ?
- Y.L. – Puis à cause de ça, là, il a perdu la maison dans le Québec. Il ne pouvait pas envoyer les paiements.
- J.-P.P. – Ah ! Il avait toujours gardé sa maison de Québec.
- Y.L. – Ah ! oui, il la gardait. Puis maman disait : « À quelque bon jour, on y retournera. » Elle avait encore espérance, mais quand il a perdu ça, là, ça a coupé les jambes. Là, il voulait plus retourner au

Québec, pas tout de suite en tout cas. C'était bien cher les places au Québec aussi, bien plus cher que [par ici].

J.-P.P. – Oui, puis de 1929 à quelle année qu'il y a eu ces crises-là de mauvaise récolte ?

Y.L. – C'était de 1930 jusqu'en 1934, il avait eu rien. « À cette heure, on est parti de là. » Papa voulait pas. Il dit : « Je ne suis pas pour être sur le *welfare*, sur le bien-être social... » Il a dit : « Je suis capable de gagner ma vie, puis on va aller à une place où ce qu'on va être capable de gagner notre vie. » Ça fait qu'il s'était organisé pour... il voulait s'en aller dans le nord. Monsieur Labatte parlait d'aller à Meadow Lake. Puis il y en avait gros qui partaient pour aller à Meadow Lake. Maman dit : « Si on va à quelque part, on s'en ira pas dans le nord. Il va faire encore plus froid, elle a dit, on va s'en aller plus proche, on va aller au Manitoba. » Elle avait lu **La Liberté**, tu sais, **La Liberté**, **Le Patriote**, dans le temps c'était le journal français dans l'Ouest.

Puis il y avait des nouvelles de différentes places : il y avait Lorette, Sainte-Anne, La Broquerie, Sainte-Agathe, Saint-Pierre, Richer. Il y avait des nouvelles qui... quelqu'un écrivait les nouvelles pour **La Liberté**.

J.-P.P. – Puis ils voyaient ça, dans ce journal-là ?

Y.L. – Oui, puis Sainte-Anne, elle dit, ça, c'était son choix, là. Tu iras. Il y a un chemin là...

J.-P.P. – Elle voulait qu'il aille à Sainte-Anne ?

Y.L. – Oui, elle regardait, elle avait acheté une *map* du Manitoba, puis elle regardait où c'est que c'était, là, puis elle avait montré ça à papa et puis bien ils ont décidé qu'il était pour y aller. Mais là, ils avaient des animaux puis ils avaient pas rien pour les soigner.

J.-P.P. – Oui !

Y.L. – Ils étaient pour mourir de faim, ces animaux-là.

J.-P.P. – Oui !

Y.L. – Puis là, il restait encore un petit peu de foin dans la grange, mais avant qu'ils aient plus de foin, il dit on va garder le foin pour les vaches à lait et puis on va regarder à vendre les autres, mais ça se vendait pas là-bas. Tout le monde en avait trop d'animaux. Qu'est-ce qu'on va faire avec ? Ils les envoyaient par le train mais papa

avait pas les moyens de payer le train. Ça fait qu'il avait pris tous les chevaux puis lui, puis le voisin, Monsieur Labatte a dit : « Bien, je vais aller avec toi. » Lui il avait son auto. Lui, il avait fait de l'argent, beaucoup, dans l'année 1928. Ses greniers étaient encore tout pleins. Il avait beaucoup de greniers, il avait beaucoup de terrain. Il avait acheté des autres autour ; ceux qui partaient, il achetait le terrain parce qu'il avait cinq, six gars. Puis les gars avaient chacun leur terrain puis ils allaient travailler avec des belles machines. Ça fait qu'il avait fait de l'argent. Il avait l'auto puis il a dit : « Je vais y aller en auto. Tu vas embarquer avec moi puis un de mes gars va embarquer à cheval. » Mais papa il aimait, il allait à cheval une secousse, puis après ça bien, Labatte, il l'attendait au bout de cinq, six milles là, puis là, bien un des petits gars embarquait sur le cheval en arrière des chevaux, puis il les emmenait le long du chemin.

Ils se sont en venus jusqu'à Sainte-Anne-des-Chênes, au Manitoba. Puis ils en vendaient le long du chemin, puis ils travaillaient au battage, puis ils en ont laissé un qui s'était estropié à Fannystelle. Puis le cheval était estropié. Papa a dit : « Aies-en soin puis quand je vais revenir... » Quand il est revenu chez nous, il a pas arrêté mais quand on est revenu, là il a décidé qu'il était pour venir rester à Sainte-Anne. Il avait loué une place, dix piastres par mois, à Sainte-Anne. Il était pour entrer dans cette maison-là. C'était une vieille maison de *logs* que le plancher c'était des grosses planches de six pouces de large pleines de noeuds. Il y avait quelqu'un qui avait resté là quand il allait faire les foins. Il y avait un tas de paille sur le plancher. C'est là-dessus qu'il se couchait, le gars. Puis, on est rentré là-dedans. On est arrivé, ah j'oublierai jamais ça.

Mais, ça a été une affaire pour le bien, par exemple. Pour nous autres, ça a été bien parce que... Moi, j'avais pas été aux écoles beaucoup, j'avais juste une petite école de campagne. J'ai été aux écoles, bien j'étais rendue environ en dixième année, j'avais quinze ans. Puis, c'était ici le couvent des soeurs grises ; c'est là que j'ai appris le français.

J.-P.P. – C'est que vous l'aviez jamais étudié à l'école, vous aviez étudié en anglais...

Y.L. – À l'école non. Maman m'avait montré les lettres puis le syllabaire. Elle m'avait montré à lire en français, assez pour être capable de

lire. Je lisais **La Liberté**. Je pouvais lire. Mais j'avais jamais appris à l'école la grammaire. Elle m'avait montré jusqu'aux verbes mais les verbes, là, je les savais pas. Quand je suis arrivée ici, ils m'ont mis au grade quatre. Puis là, ils ont commencé à me montrer... C'était le commencement des verbes. Ça a bien été, j'ai passé. L'année d'ensuite, ils m'ont mis au grade neuf. J'avais manqué les verbes des grades 5, 6, 7, 8, les participes, tout ça là. J'avais tout manqué ça. Tu sais la base, vraiment là, solide. J'avais juste un petit commencement de base. Je pouvais lire toujours. Je savais le nom puis l'adjectif, puis le pronom un petit peu, mais pas assez pour dire écrire. Je pensais jamais d'écrire des livres. Mais, les soeurs, il y avait soeur Guichon qui m'enseignait. Elle venait du Québec.

J.-P.P. – C'est un curieux de nom ça, on voit pas ça souvent.

Y.L. – Bien, sa famille était venue du Québec puis elle avait étudié, elle était religieuse. Elle avait été étudier à Montréal. Elle connaissait son français, puis elle était bonne maîtresse. Elle m'a enseigné le français, la composition française, puis après ça j'avais le goût d'écrire des compositions parce qu'en anglais j'aimais beaucoup la composition. Donc, j'écrivais des choses des fois. La maîtresse nous le faisait lire devant la classe. C'était drôle par bout. En tout cas, on s'amusait bien à cette école-là. C'était comme une petite famille, la petite école dans la Saskatchewan. On avait des enfants de cinq ans puis il y en avait de quinze ans. Toute la même classe mais on montait, on apprenait différentes choses. Les tout-petits, bien, c'était le syllabaire, mais c'était pas en français, tu pouvais apprendre à lire.

J.-P.P. – Alors c'est comme ça. Mais lui quand il s'était en venu dans le fond de sa butte là, ou de sa terre qu'il avait en Saskatchewan après les mauvaises années, là Monsieur Labatte l'accompagnait tout le temps avec sa voiture, avec son auto. Ah bien, il était bien fin parce que, lui, il voulait pas s'établir ici pas en toute là. Il voulait juste donner une chance à votre père.

Y.L. – Il voulait voir où c'est que Trefflé s'en allait. Il voulait pas le perdre de vue.

J.-P.P. – Mais ça, ça devait être long, ce voyage-là.

Y.L. – Ah oui. Bien ça a été, ils sont partis autour du 20 juillet, puis ils sont revenus au commencement de septembre.

- J.-P.P. – Oh ! ils étaient partis longtemps.
- Y.L. – Monsieur Labatte, il est revenu, lui, quand il a été rendu au Manitoba, il est venu jusqu'à Lorette avec l'auto. Puis ça, papa, bien il dit : « Je m'en irai avec le train. » Il avait sauté sur le train. Il avait embarqué sur le *freight*, je crois bien, pour s'en revenir. Il y en a gros des hommes qui voyageaient comme ça. Il y a pas de passage.
- J.-P.P. – D'un côté, il a été assez chanceux. Mais vous, il me semble que vous m'aviez dit que là où il y avait plus d'animaux, il s'était arrêté là, vous aviez pas conté ça un petit peu ?
- Y.L. – Oui, il avait vendu des animaux, puis il lui restait plus rien que sa jument de selle, Kate. Celle-là, il voulait pas la vendre. Il savait qu'il reviendrait. Quand il a loué sa place, il savait qu'il reviendrait, ça fait qu'il l'a laissée, il y avait... Ici à Sainte-Anne autrefois c'était tous des fermiers, hein. Les maisons dans le village, c'était toutes des maisons de ferme puis elles avaient leurs étables en arrière. C'est quand on est arrivé en 1934, ça, ça fait belle lurette ! De 1934 à 1991... Mais dans ce temps-là, il y avait les étables. Il y avait le barbier, lui, il faisait les cheveux, il avait toutes sortes de choses en marche puis il avait son étable avec son *team* de chevaux, son *boghey* ; il se promenait avec ça.
- J.-P.P. – Ah bon, c'était vraiment un village de fermiers.
- Y.L. – Ouais, puis c'était un village de *boghey* dans ce temps-là. Puis devant l'église, il y avait un poteau, une espèce de clôture où tout le monde accrochait les chevaux là, en avant de l'église le dimanche. Mais là, c'est des autos puis des autos puis encore des autos. Il y en a trop d'autos.
- J.-P.P. – Vous disiez qu'il avait quatre chevaux et deux vaches qu'il avait gardés. C'était-il ça ?
- Y.L. – Oui. Les vaches, là, il les avait gardées en Saskatchewan. Il les a amenées en train après quand on a vraiment déménagé, Ça puis les machines, il avait tout mis ça sur le train. Un train pour les machines puis le ménage, puis un wagon pour les animaux. En arrivant, on a vendu quelques animaux pour acheter du foin pour les autres.
- J.-P.P. – Puis quand il parlait de ça, lui, de son fameux voyage où il s'était déplacé comme ça, là ça devait être dur, ça.

- Y.L. – Ah oui. Il avait laissé sa ferme. Ça, sa ferme c'était son rêve. Sa ferme qu'il avait dans la Saskatchewan, là il l'aimait. Il avait planté des arbres là-dessus, du long de la coulée, là ; il y avait comme un petit ruisseau, là, qui coulait là. Il avait fait une *dam* pour faire un étang pour garder l'eau là pour les animaux. Puis maman avait toujours des beaux jardins parce qu'elle s'était arrangée pour faire une *dam* à un coin dans la coulée pour garder l'eau là. Puis après ça, il y en avait un peu plus bas, il avait mis une autre *dam* qui gardait l'eau là. Ça fait que ça faisait deux étangs là que l'humidité quand même restait dans la terre entre les deux, puis elle faisait son jardin là, puis elle avait toujours des beaux jardins. Mais cette année-là, il avait pas mouillé. Il y avait un peu de neige l'hiver puis après ça, ça a été sec là, c'était sec, sec, sec. Il y avait des craques dans la terre, deux, trois pouces de large, là...
- J.-P.P. – Puis ça se déracinait, le vent emportait ce qui poussait puis...
- Y.L. – Oui. Le vent emportait ce qui poussait. Ça, le vent, on avait du vent ; du vent puis de la poussière, on en a eu puis on en a envalé. Il y a des animaux qui sont même morts d'avoir tellement respiré de poussière dans les poumons. Ils avaient les poumons paquetés de sable. C'était un terrain très fin et puis ça partait comme une poudrière.
- J.-P.P. – C'est que la couche de sol est pas épaisse, hein ?
- Y.L. – Quand même, quand ça part au vent là, ça prend pas de temps à décoller. S'il y avait un des fermiers, lui il disait : « Écoute là, on devrait pas brûler le chaume. On devrait garder le chaume parce que le chaume ça, ça fait de quoi à nourrir la terre. Ça [faisait de l'eau] puis les racines du blé, ça empêchera pas le blé de pousser quand bien même tu sèmes dedans, mais ça va garder la terre. » Puis il avait raison. Papa disait, lui : « Ça va nuire au grain. » Il disait : « Ah non, le grain ça va pousser au travers de ça. Ça, ça l'empêchera pas. » Comme de fait, il avait raison. C'est vrai. Ça avait gardé sa terre ; elle a pas toute partie au vent. Puis lui il est encore là sur sa terre.
- J.-P.P. – Il a dû trouver ça dur, lui. Il avait quel âge, presque quarante-cinq ans ?
- Y.L. – Maman avait quarante ; donc lui avait quarante-six quand on a parti de là. Mais, ça a été dur. Il a travaillé. Il est parti pour s'en

aller dans le chantier à la rivière Blanche ici au sud. Et puis, quand je pense à ça, il vendait une corde de bois cinquante cents, cinquante cents la corde.

J.-P.P. – Mais ici, est-ce qu'il a pu s'acheter une terre à Sainte-Anne ?

Y.L. – L'année après, on est allé chez Coleman qu'ils appelaient ça. C'était le gars à qui appartenait cette place-là. C'était une terre de cent quatre-vingt acres à peu près et puis, là-dessus, il y avait de bonnes récoltes. C'était une terre qui était à louer. C'était à Sainte-Anne. C'est juste au bout du village. Et puis, il a loué ça mais il aimait pas trop ça. C'était trop dans le village encore. Papa il aimait la campagne. Ça fait qu'on a eu la chance de louer encore une autre terre à deux milles à l'est du village. C'est juste au bout de cette terre-là qu'il y a le Lilac Motel. Papa avait commencé ça, ce Lilac Motel-là.

J.-P.P. – Ah c'est lui qui avait commencé ça.

Y.L. – Puis on avait été en 1947 au Québec. On était revenu, puis on avait [éprouvé] de la misère à trouver des places à rester pour coucher les voyageurs dans les hôtels. On était six, puis on n'avait pas de tente, on n'avait pas rien. C'était difficile de trouver des places. « Il me semble qu'il devrait y avoir des places pour que les voyageurs peuvent se reposer toujours. » Ça fait que, quand le Trans-Canada a passé juste au bout de sa terre, il a été voir ça. Il a vu qu'il y avait une baissière, il y avait un petit étang là, puis là, à cette heure c'est un beau *swimming pool*, puis une belle piscine, puis ils ont rénové. Avez-vous été voir ? En tout cas, cette terre-là, ici, quand il a vu celle-là près de la rivière, il y a la rivière à un bout, puis à l'autre bout, bien, mais c'était du bois. Ça c'était justement ce qu'il voulait. Là, il s'est mis à travailler là-dessus avec mon frère puis ils l'ont achetée. Imaginez-vous donc qu'ils ont acheté ça pour 2 800 piastres ; une terre de cent quatre-vingt acres avec un lot de terrain qui était boisé. Après ça, il a commencé le Lilac Motel, le motel Lilas. C'était en 1939. Il avait acheté ça en 1939.

J.-P.P. – Il avait loué cette terre-là entre-temps ?

Y.L. – Oui, pour deux ans. Il l'a louée, puis après ça il l'a achetée avec le lait des vaches. Puis là, c'était pas rien que le blé. On trouvait que c'était mieux que dans la Saskatchewan parce que c'était pas rien que le blé [...] variété puis il gardait des cochons puis des vaches.

Il vendait de la viande. Il avait des jeunes taures puis des jeunes animaux. Où c'est qu'était le bois, il y avait un beau bocage là-dedans puis il avait fait une cabane pour les abriter.

J.-P.P. – Ça fait qu'il avait fait une bonne affaire malgré tout. Par après il a trouvé qu'il était bien parce que c'est des belles places.

Y.L. – Oh oui! On avait une bonne école pour les enfants, Irène puis Simone allaient à l'école, on avait une bonne école puis on avait les deux langues.

J.-P.P. – Il y avait une église française aussi.

Y.L. – Il y avait une église française aussi. Il manquait pas la messe de minuit. La messe de minuit, ça, bien, le soir qu'il est mort là, c'était la veille de Noël. Le matin : « Bon, bien, il dit, à soir, on va à la messe de minuit. » Il avait eu son *stroke* puis ma soeur lui a dit : « Bien, je sais pas, papa. Je pense que c'est mieux de la laisser faire pour cette année. » Ah bien là, il est parti puis il est allé s'assir dans la salle puis il est mort cet après-midi-là. Il était pas capable d'aller à la messe de minuit : « Je m'en vas y aller quand même » [qu'il se serait dit].

J.-P.P. – Il avait quel âge ? C'était en 1960 ça ?

Y.L. – C'était en 1960. Il avait 71 ans. C'est en 1888 ou 1889 qu'il est né. En tout cas, c'était un homme qui était honnête et puis il travaillait. Il avait des idé[aux], l'idéal de gagner sa vie puis d'aimer sa famille. C'était un homme qui était très honnête. Il allait pas voler rien.

J.-P.P. – Mais, puis vous là, là-dedans là, vous, vous êtes, qu'est-ce que vous avez fait après l'école ? Vous, vous avez été à l'école à...

Y.L. – J'ai été à l'école normale. C'était l'école normale dans ce temps-là, à cette heure, c'est *Teacher's College*. L'école normale, un an. Quand j'ai passé ma douzième, j'ai enseigné sous permis un an. Après ça, j'ai été à l'école normale. J'avais de l'argent pour passer mon école normale. Après ça, j'ai enseigné, deux ans. Puis après ça, bien, je filais pas bien. J'avais mal dans le dos, je m'étais donné une entorse dans le dos puis je filais pas bien. J'ai arrêté pour une secousse puis je me suis mariée, là, au mois de décembre. Après bien, j'ai eu six enfants. Pendant que j'élevais ma famille, tant qu'ils n'ont pas été âge d'école, j'allais pas travailler ; mais après ça j'ai enseigné. J'ai enseigné dans les petites écoles



autour d'ici, je ne pouvais pas m'éloigner. Et puis j'ai enseigné à l'école Kingdale (?) à Steinbach. C'était l'école pour les enfants retardés. J'ai enseigné là quatre ans. J'ai enseigné douze ans en tout.

J.-P.P. – Vous vous êtes mariée en 1945 ? Puis votre mari, lui, il venait de Gravelbourg ?

Y.L. – Lui, il est né à Ponteix (Saskatchewan) mais il a été élevé pas mal à Gravelbourg. Il était bien jeune quand il est parti de Ponteix. Puis à Gravelbourg, il a fait ses études jusqu'au neuvième, je pense. Puis après ça bien, c'était difficile. Il y avait huit enfants chez lui. Fallait bien qu'il gagne sa vie. Il est parti à Makwa. Il y avait une ferme là que son père avait commencé à défricher et puis il a envoyé Aimé là-bas. Il est venu travailler là une secousse puis après ça il a pensé qu'il voulait, ils ont dit qu'ils voulaient s'en venir dans le Manitoba. Ça fait que lui, son cousin était là. Ça fait que là, il a passé sa ferme à son cousin puis il s'est en venu au Manitoba. Il s'est en venu à La Broquerie puis il a travaillé pour les fermiers. Et puis, au bout de quelques années, deux, trois ans je pense, il a parti lui puis il s'est en allé encore à Makwa. Il était à Makwa quand la guerre a commencé. Mais pendant qu'il était à Sainte-Anne, on s'était rencontré et puis, bien, la guerre a commencé, il a rentré dans l'armée, il voulait défendre son pays.

J.-P.P. – Ça fait que lui il est allé, il s'est enrôlé en 1939 ?

Y.L. – Il s'est enrôlé tout de suite aussitôt que la guerre a commencé.

J.-P.P. – Ça fait que vous étiez en train de dire que votre mari, il avait été pendant la guerre 1939-1945, après un an, il avait été en Angleterre et puis que la dernière année, en 1945, il avait été au front.

Y.L. – Il avait été au front. Il était dans la Hollande. Puis il était gardé au froid puis à la pluie puis il avait jamais au sec, pas dormir presque, puis bon bien il faisait de son mieux. Et puis, il est venu qu'à un moment donné que, je ne sais pas qu'est-ce qui l'a réveillé, il m'a pas jamais conté ça mais je pense qu'il s'est passé quelque chose, peut-être qu'il s'en rappelle plus, lui. Il a été deux mois dans un camp d'hôpital. Là, s'il a été blessé ou s'il a eu un *nervous breakdown*, je le sais pas. Et puis, il est revenu, il pouvait pas entendre quelqu'un lui dire : « Bien, va chercher de l'eau. » Il était pas capable de prendre un commandement, aucun commandement. Il dit : « J'en avais eu assez qu'ils me crient par la tête “turn

*right, turn left* ». » Il en avait eu trop de ça. C'était pas comme s'il avait eu un bras coupé, une jambe coupée, ça aurait paru, mais ça, ça paraissait pas. Aussi, sa maladie de coeur bien, ça a dû commencer là. Mais ça paraissait pas trop pour commencer, c'est quand il a commencé à travailler puis au battage ici là, c'est là qu'il s'est aperçu puis il a été voir le docteur. Le docteur a dit : « Il faut [pas] que tu fasses ces travaux-là si tu veux vivre. » Ça fait que depuis ce temps-là qu'il a sa maladie de coeur.

J.-P.P. – Puis là, vous l'avez rencontré ici à Sainte-Anne dans les années un petit peu avant la guerre ?

Y.L. – Eh, je l'ai rencontré c'était à un pique-nique qu'il y avait à La Broquerie. Lui il travaillait sur les fermes à La Broquerie puis il était bon pour garder les livres puis il avait fait son *grade* neuf. Puis il était honnête, les gens s'avaient aperçu vite qu'il était honnête. Puis ils faisaient un pique-nique puis là c'était lui qui gardait l'argent là, puis tu prenais des billets puis fallait passer par là pour rentrer puis j'étais avec sa soeur. Les Lagassé, ils se sont en venus à Sainte-Anne rien qu'après lui ; lui, il est venu avant, puis il leur avait trouvé une place à rester et puis là bien, eux autres sont arrivés. Bien, ses soeurs avaient une tante. On avait resté avec dans la place Coleman-là. La tante à Aimé puis son mari ils étaient là pour commencer, puis ils avaient passé l'hiver dans la même maison, il y avait huit appartements. Ça fait qu'on connaissait la tante. Ça fait que quand elle, sa soeur, est arrivée avec sa famille de Gravelbourg, elle nous a introduits à cette famille-là. Ça fait que là, bien, j'étais avec la soeur à Aimé pour aller au pique-nique à La Broquerie. Elle a dit : « C'est mon petit frère, ça. » On s'est rencontré là. C'était le petit frère à Eva. Alors, c'est comme ça qu'on s'est rencontré.

J.-P.P. – Après la guerre, vous vous êtes mariés, là ?

Y.L. – On s'est marié après la guerre. Quand il a rentré dans l'armée, il voulait qu'on se marie. Mais dans l'armée j'ai dit : « Tu vas rencontrer d'autres filles là-bas, là. Bien, il y en a en masse qui sont bien plus fines que moi quand même, puis plus belles aussi. » Je pense qu'il en a rencontré mais il est revenu, toujours. Il y en avait en masse, mais je suppose bien qu'il était vraiment en amour. Mais je lui ai dit, j'ai dit : « Mais que tu reviendras, si tu reviens, si on est encore du [de la] même idée, ça veut dire qu'on est fait l'un pour l'autre. Si on n'est pas fait l'un pour l'autre, tu vas

rencontrer quelqu'un d'autre là-bas. » Bien moi, j'avais rencontré quelqu'un d'autre. C'est pas parce que... Je l'aimais, il me paraissait bien de mon goût mais, tu sais, se marier, puis après ça qu'il soit parti là... bien, je me marie mais je veux avoir mon mari avec moi. Je veux pas être prise pour élever des enfants toute seule...

J.-P.P. – Dans ce temps-là, vous aviez vingt ans à peu près quand vous l'avez connu ?

Y.L. – Oui.

J.-P.P. – Vous êtes née en 1919, 1939 ça fait à peu près une vingtaine d'années.

Y.L. – Mais on s'est marié, j'avais vingt-six.

J.-P.P. – Ouais, vous vous êtes mariés après la guerre. Ça fait que là, quand il est revenu, il vous trouvait encore de son goût.

Y.L. – Ah oui, on avait encore... on s'était écrit tout le long de la guerre. Là, quand il est revenu, ça faisait deux mois que j'avais pas eu de nouvelles et je me demandais qu'est-ce qu'il lui avait arrivé. Je pensais que... mais il était à l'hôpital.

J.-P.P. – Après ça, vous vous êtes mariée puis vous avez pas enseigné. Les femmes mariées enseignaient pas dans ce temps-là, hein ?

Y.L. – Non, mais avec des enfants, si tu veux élever tes enfants, faut que tu restes chez vous. Si tu veux élever tes enfants, là, c'est pas le temps de partir puis d'aller travailler ailleurs.

J.-P.P. – Mais dans ce temps-là, quand une femme était enceinte, elle pouvait pas enseigner...

Y.L. – J'ai enseigné une année jusqu'à Noël. Je le savais pas, j'étais enceinte puis quand j'ai vu que j'étais enceinte, j'ai arrêté. Je trouvais que mon premier devoir c'était envers cet enfant-là puis les autres que j'avais. J'en avais déjà quatre.

J.-P.P. – Le village ici de Sainte-Anne, de quelle année il date, Sainte-Anne-des-Chênes ?

Y.L. – On a fêté ça en 1972, me semble, le centenaire.

J.-P.P. – Mais ici la paroisse de Sainte-Anne, est-ce que c'est, autant d'anglais que de français ?

Y.L. – C'est pas mal moitié-moitié. Ils disaient encore l'année passée qu'il y avait à peu près soixante pourcent de français. Mais c'est un village, c'est bilingue depuis le commencement, je pense, parce

qu'il fallait quand même parler l'anglais. Il y avait toujours quelqu'un qui parlait l'anglais mais la plupart des citoyens de Sainte-Anne étaient français quand on est arrivé, nous autres, en 1944. Il y avait quelques familles d'anglais. Mais maintenant, plus ça va plus il y a des Anglais. On se fait envahir pas mal par les Anglais. C'est parce qu'on est moins nombreux, hein ?

J.-P.P. – Puis vous là, quand vous avez voulu écrire vos livres là, vous auriez pas aimé mieux les écrire en anglais, vous auriez eu plus de monde ?

Y.L. – Non. Je les aurais jamais écrits en anglais parce que ces contes-là m'ont été racontés par mon père en français, ils viennent de France puis ils méritent d'être écrits en français.

J.-P.P. – Dans le fond quand vous vouliez les écrire, là, vous vouliez que les enfants, vos petits-enfants...

Y.L. – Mais j'ai pensé, mes petits-enfants, j'aimerais bien qu'ils les savent ces contes-là, puis j'essayais de temps en temps d'en garder un ou l'autre puis de lui raconter, mais il y a la télévision puis il arrive de la visite puis c'est plus pareil. Ce n'est plus le temps de conter des contes. C'est peut-être le temps de les lire, pas les conter. Alors j'ai dit à moi-même, je vas les écrire puis les enfants, mes petits-enfants vont tous apprendre à lire le français. Ils les liront. Puis s'il y en a parmi mes petits-enfants qui veulent les traduire en anglais, ils ont ma permission, mais moi je les traduirai pas.

J.-P.P. – [Votre père] là, ses contes, quand il vous les a contés quand vous étiez jeune, il pouvait pas les conter à d'autres que ses enfants, les autres parlaient pas français.

Y.L. – Non, les autres parlaient pas français mais il les contait à nous autres. Bien moi, je les contais à mes petites amies. Quand les petites Labatte venaient chez nous, il y en avait une qui avait juste un an plus jeune que moi puis l'autre avait un an de plus que moi. Ça fait qu'on jouait ensemble et des fois on était fatigué de courir, puis là on allait s'asseoir dans le coin, dans la cave, et puis je leur contais ces contes-là. Je leur disais : « Bien, ça c'est un conte que papa m'a conté hier au soir. Je peux vous le conter. » Je leur contais puis ils aimaient ça. Ils aimaient ça que je leur conte ça. Puis des fois, dans le temps des fêtes, on allait chez Labatte, la veille du Jour de l'An, puis les parents ça veillait jusqu'à deux, trois heures du matin puis nous autres, les petites, bien on s'en

allait dans la chambre des petites Labatte puis on se mettait sur le lit, puis on continuait de conter. Ils me disaient : « Conte-nous donc ton conte, Yvonne. » Puis je leur contais le conte encore, encore une fois.

J.-P.P. – Les avez-vous contés beaucoup à vos enfants, vos contes ? Avez-vous eu le temps ?

Y.L. – Oui, mais ils allaient à l'école et puis après, c'était plus pareil. Il y avait la télévision puis la radio. Et puis quand t'as une *gang* d'enfants, si ça avait été quelqu'un qui avait rien à faire, moi j'étais toujours occupée à faire d'autre chose que de conter des contes. Les enfants allaient jouer dehors puis moi bien... la popote... j'avais bien d'autres choses à faire. Comme la grand-mère, elle avait pas le temps de conter des contes, elle faisait la soupe puis elle balayait la place puis elle mettait la table. Mais le grand-père, lui, il était assis sur la galerie avec les petits puis il contait. C'est ça l'origine de ces contes-là. Le travail qu'il avait à faire dans ce temps-là.

Y.L. – La vie, je l'ai appris(e) avec mon père quand il me contait ces contes-là ; j'ai appris beaucoup.

J.-P.P. – Ça vous a-t-il empêchée de faire des coches mal taillées d'avoir entendu ces contes-là ?

Y.L. – Oh oui ! certain, certain. Parce que quand tu prends une habitude de vivre d'une certaine façon, après ça [qu'] il arrive des choses, tu sais comment te conduire de façon à éviter de mettre les pieds dans les plats ou bien...

J.-P.P. – Vous trouvez que ces contes-là vous ont apporté...

Y.L. – Pour moi, ça m'a beaucoup aidé. Puis je m'en rendais pas compte dans le temps, mais je le sais maintenant. Puis il y a des enfants qui lisent mes livres qui me le disent : « Madame Lagassé, j'étais coléreux, je faisais beaucoup de colères ; maintenant, je sais comment les contrôler mes colères. » S'il y a rien que celui-là qui m'a dit que ça lui fait du bien, bien ça vaut la peine d'avoir écrit mes livres.

Je vas aux écoles puis je parle aux enfants, ils me demandent des questions sur mes livres, ils me demandent pourquoi je les ai écrits. Je leur dis : « Pour une raison, je voudrais que mes petits-enfants connaissent ces contes. Je voulais que mes petits-enfants les lisent. »